

ARCHEOLOGIE DU ROMAN ALGERIEN DE LANGUE FRANÇAISE

Dr Tayeb Bouderbala
Faculté des sociales et humaines
Université de Batna

Résumé:

Cet article a pour objectif d'esquisser les contours de l'archéologie du roman algérien de langue française, en examinant les conditions historiques de son émergence, ses différents avatars et sa signification culturelle et idéologique. Il s'attache également à opérer une nouvelle lecture de ce patrimoine tombé depuis longtemps dans l'oubli et l'indifférence.

المخلص:

تسعى هذه الدراسة إلى الكشف عن حفريات الرواية الجزائرية من خلال البحث عن الإرهاصات الأولى التي تجلت بين الحربين العالميتين، والتي ازدهرت في ظل الرواية الكولونيالية، كما يطمح البحث إلى تبيان الخلفيات الثقافية والإيديولوجية التي طبعت هذه الكتابات الناشئة بطابع متميز. إنها محاولة لربط الرواية الجزائرية المعاصرة بحلقاتها المفقودة وبمكبوتهما الثقافي

Le roman, stricto sensu, tel que nous le connaissons, est essentiellement une création du dix-neuvième siècle. Certes, dans ce domaine, les opinions divergent quant à la généalogie de ce genre considéré, à juste titre, par Luckas, comme étant l'expression de l'« épopée bourgeoise » et du triomphe de l'historicité capitaliste.

En effet, certains penseurs et critiques, comme Georges Dumézil, le font dériver du mythe (Du mythe au roman). D'autres, comme Bakhtine, le rattachent aux fêtes populaires et au carnaval. Quant à Marthe Robert (1), la célèbre critique, elle le considère comme genre bâtard issu du métissage de tous les genres. Et il est des critiques qui pensent que le roman a toujours existé, depuis les temps mémoriaux, sous des formes diversifiées. Et c'est le point de vue d'Etiemble qui dénie à la littérature occidentale la paternité du roman et affirme l'universalité du genre romanesque. Pour lui, le roman tire sa force et son rayonnement de cette ubiquité et de cette liberté.

Ce qui est sûr, c'est que tous les récits anciens contiennent, à des degrés divers, des éléments romanesques, mais qui n'ont pas atteint la dignité du roman. Par le passé, des jalons et des balbutiements ont été esquissés par certains écrivains, tels que Defoe, Cervantès, Laclous, Diderot, Rousseau et autres.

Issu de tous les avatars et de toutes les métamorphoses (2) du récit, le roman demeure un projet sans cesse renouvelé et dépassé dans les pratiques scripturaires. Aussi, les règles qui le régissent sont-elles à chaque fois bouleversées, réfutées et transgressées ; car le roman est le genre où s'exercent une liberté illimitée et une remise en question perpétuelle.

A l'orée de l'âge romantique, le roman s'autonomise et acquiert ses lettres de noblesse, grâce aux mythes fondateurs de la littérature romanesque universelle tels que Hugo, Tolstoï, Dostoïevski, Balzac, Stendhal, Flaubert, Dickens, Scot, Zola, etc.

Lorsque le roman algérien (ceci est valable aussi pour le roman dans le monde arabe) émerge au siècle dernier, c'est grâce à l'influence déterminante de la littérature occidentale. Il s'agit d'un aboutissement d'un lent processus d'acculturation qui a mis en présence deux cultures différentes dans un contexte historique dominé par l'expansion coloniale occidentale et la violence de l'Histoire. Il en résulte une acculturation particulière que les spécialistes de l'anthropologie culturelle nomment

« acculturation antagoniste », parce qu'elle se réalise dans l'affrontement et à travers l'hégémonie d'une culture sur une autre. Le cas de l'Algérie en est l'illustration exemplaire.

Le roman algérien a toujours porté les stigmates d'une aliénation culturelle qui remonte à la blessure originelle, celle de la déflagration du monde originel. Ceci fonde le mythe des origines et de l'éternel retour (3), qui structure, en partie, la littérature romanesque algérienne.

En outre, écrire un roman pour un écrivain algérien, c'est s'approprié aussi un système sémiotico-cognitif dont les signes, les principes et les langages ont été fixés au 19^{ème} siècle, en Occident, par les maîtres du genre. Autrement dit, le romancier est condamné à inscrire son esthétique dans cette filiation, même s'il opère à son égard une certaine distanciation.

Qu'on le veuille ou non, le roman est l'espace du « dialogisme culturel » par excellence. Aussi, des cultures aux statuts différents, communiquent entre elles, s'interprètent et s'interfèrent. La culture occidentale en tant que socle se trouve chaque fois confrontée à d'autres cultures qui se combinent avec elle dans un nouvel ordre textuel. Evoquant ce « gestus dialectique du roman », Kryszewski écrit : « Le roman est ainsi une relation multiple entre les anté-productions des signes et leurs post-réinscriptions dans le moule textuel indéterminé/déterminant. Puisque sa trans-historicité est inconcevable sans tomber dans les apories du beau, les intensités évolutives du roman se mesurent en fonction des densités de la voix du narrateur qui radicalise le savoir en le transformant sur la scène romanesque dont il est le seul souverain constructeur. En ce sens, chaque roman tient à devenir théâtre/roman (4) ».

La littérature algérienne a été toujours un champ fertile et ouvert aux interactions culturelles et civilisationnelles les plus diverses. Espace de l'échange et la confluence, par excellence, elle met en présence un Orient mythique et un Occident fantasmagorique, fantasmagorique et dévastateur. L'acculturation qui en résulte métamorphose les ressorts les plus profonds de l'identité tant individuelle que collective. On est alors confronté au drame de l'aliénation avec tout ce qu'il implique comme malaise, désarroi, crise, mais aussi, effort et dépassement, de libération et de synthèse. Le héros Bou-El-Nouar de Zenati, par exemple, maîtrisant pourtant les deux cultures, arabe et française, vit tragiquement ce heurt culturel. A ses douloureuses

interrogations, quelqu'un lui répond : « Descartes, Rousseau, Voltaire, ont déposé dans vos esprits des germes que vous ne voulez plus chasser. (...) Vous êtes le produit de votre culture mixte et vous ne pouviez pas être autrement. (...) Tu es désormais l'esclave de la Raison occidentale et un fervent adepte de l'esprit scientifique qui ne prétend savoir travailler que sur du réel, du palpable, du positif (5) ».

L'adoption du genre romanesque par les romanciers algériens implique nécessairement pour eux une inscription (mimétique ou critique) dans le système culturel occidental qui a toujours soutenu l'aventure et le destin du genre.

Grâce à l'Ecole française, une élite autochtone (infime, au demeurant) émerge sur les décombres du monde ancien, à l'aube du vingtième siècle, et envisage l'avenir à partir de la réalité objective du moment. L'Histoire de cette Ecole en Algérie (6) a souvent fait la part belle aux mythes et aux idées reçues qui reproduisent généralement des appréciations erronées et mystificatrices. Car la logique du système colonial contredit toute politique émancipatrice qui viserait à scolariser en masse les autochtones. D'où cette parcimonie qui limite l'enseignement aux rares privilégiés de la naissance ou de la fortune. En effet, la « mission civilisatrice » de la France n'est qu'un leurre (7). Les « décideurs » du système colonial – représentés en Algérie par les colons et la population européenne – considèrent que la colonie constitue leur « chasse gardée ». Ce sont eux qui dictent à Paris ce qu'elle doit faire et ce qu'elle ne doit pas faire en Algérie. La scolarisation des autochtones, selon leur point de vue, doit être réduite au minimum et destinée avant tout à créer une couche tampon, c'est-à-dire une classe d'auxiliaires capables d'aider le système colonial à se structurer et à prendre en charge efficacement l'encadrement de la population en vue de consolider les assises du système colonial et garantir les conditions de sa survie et de sa reproduction. Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron écrivent à ce sujet : « L'école peut mieux que jamais (...) contribuer à la reproduction de l'ordre établi, puisqu'elle réussit mieux que jamais à dissimuler la fonction dont elle s'acquitte (8) ».

Mais l'être humain n'est pas une machine programmable à souhait. Aussi, cet enseignement qui a pu subvenir aux besoins de l'administration coloniale en matière de cadres et de personnel indispensable à son

fonctionnement, recèle les germes d'une véritable individuation et d'une véritable remise en question de l'aliénation coloniale.

On n'enseigne pas impunément aux autochtones (fussent-ils issus de familles privilégiées) les idéaux de liberté, de démocratie et des droits de l'homme. Tôt ou tard, les scolarisés prendront conscience de cette grande supercherie.

En outre, une langue n'est jamais un instrument neutre de communication ou un simple véhicule de la pensée. Assimiler une langue c'est du même coup s'assimiler à ses soubassements culturels, idéologiques et civilisationnels. De Saussure nous enseigne que la langue est une institution sociale qui impose ses conventions, ses codes, ses schémas, bref, toute une vision du monde propre au groupe qui la parle. Pour Heidegger, « la langue c'est la maison de l'être ». Dès lors se pose l'épineuse question de l'authenticité d'une parole algérienne portée par une langue française. Le problème se trouve aussi aggravé par le fait que le bilinguisme algéro-français réunisse dans une même combinatoire deux langues qui appartiennent à deux familles linguistiques radicalement différentes, l'une sémitique, l'autre indo-européenne.

Lorsqu'on remonte dans le temps, on constate que le premier livre écrit en français par un Algérien est celui de Hamdane Khodja et intitulé *Le Miroir* (9). Il fut écrit au début de la conquête française, et plus précisément, dans les années trente. Premier représentant de la « résistance-dialogue (10) », Khodja exhorte la France à respecter la personnalité algérienne et à aider ce pays à s'émanciper et à vivre en liberté, comme tous les pays du monde.

S'agissant des œuvres de fiction, il faut noter que le dix-neuvième siècle n'a pas permis l'éclosion d'une littérature algérienne de langue française, compte tenu de l'implantation tardive de l'institution scolaire coloniale, et de la méfiance des Algériens à son égard. Mais l'Histoire nous apprend que la première nouvelle digne de ce nom fut écrite en 1891 par un intellectuel algérien devenu célèbre par la stature de sa personnalité et par l'audience qu'il a eu auprès de l'élite algérienne et des autorités françaises. Il s'agit de M'hamed Ben Rahal (1856-1928), dont la nouvelle, parue dans *La Revue Algérienne et Tunisienne, Littérature et artistique* (3ème trim, n° 13 ; 26 sept-30 oct.1891) s'intitule « La Vengeance du Cheikh ».

Homme de grande culture et grand admirateur des « Lumières », il fut un écrivain doublé d'homme politique. Sa maîtrise du français et de

l'arabe fit de lui une figure incontournable de la culture et de l'intelligentsia autochtone du premier quart du siècle.

Vingt et un an plus tard, et plus exactement, en 1912, l'Algérien Ahmed Bouri publie un roman sous la forme d'un feuilleton, dans la revue oranaise, *El Hack* (le mot veut dire droit, justice, vérité, etc.), et s'intitule « *Musulmans et Chrétiens* » (mais il n'a jamais été réuni en un seul volume). Le récit relate une histoire d'amour impossible entre un jeune algérien (Ahmed) et la fille d'un colon (Marcelle).

La deuxième décennie du siècle dernier a vu certains algériens s'intéresser à la poésie et au conte. Selon Dejeux (11), le premier recueil à avoir été publié est celui de Salem El Koubi, en 1917, sous le titre de *Contes et poèmes de l'Islam*.

Le même auteur publiera trois années plus tard, en 1920, un deuxième ouvrage intitulé « *Rosées d'Orient* ».

Comme le suggère les titres, il s'agit de concilier une fraternité envahissante et imprégnante avec l'idée d'un Orient plus ou moins mythique, exotique et idéalisé. Dans l'esprit du colonisateur, comme dans celui de l'élite assimilée de l'époque, la colonisation semble s'installer durablement, comme processus irréversible. Tout avenir en dehors de la présence française est impensable. C'est le temps des mythes des convergences, des clichés et des stéréotypes ressassés sans cesse par une certaine imagerie coloniale et consacrés par les pratiques littéraires coloniales indigénophiles et romantiques. La célébration du Centenaire, en 1930, marque un tournant dans la glorification du rêve colonial. Sakina Messaadi note à ce sujet que : « la société coloniale, en possession des pleins pouvoirs politiques et économiques sur le pays, entra dans une période d'effervescence, de richesse, de magnificence. Elle voyait alors l'avenir assuré et radieux. Cette assurance fut à l'origine de certaines ambitions littéraires. Les écrivains mirent alors victorieusement leur plume au service de la glorification de l'entreprise coloniale et de son « œuvre civilisatrice (12) » ».

Lorsque les premiers vagissements littéraires autochtones apparaissent, l'espace romanesque algérien était exclusivement dominé par le roman colonial. Il fallait être « plus royaliste que le roi » et se faire tout petit pour être admis dans l'univers de l'Autre. Il y a là une sorte de surdétermination par l'Histoire et par l'idéologie. L'on ne s'étonnera pas

alors de constater que le premier roman autochtone publié après la deuxième guerre mondiale (et plus exactement en 1920) porte un titre particulièrement révélateur de cet assujettissement à l'idéologie coloniale : Ahmed Ben Mostéfa, goumier (13), écrit par le Caïd Ben Chérif (1879-1921), un pur représentant autochtone du système colonial (d'ailleurs, il signe Ben Chérif, Caïd des Caïds).

Il est utile de fournir ici les titres des romans les plus représentatifs de la période de l'entre deux guerres, pour avoir un panorama et une vision d'ensemble. En plus du roman de Ben Chérif, précédemment cité, nous distinguons ce qui suit :

Abdelkader Hadj Hamou (1891-1953), Zohra, la femme du mineur (14)

Ahmed Chukri Khodja (né en 1891), Mamoun, l'ébauche d'un idéal (15)

El-Euldj captif des Barbaresques (16)

Mohammed Ould Cheikh (1906-1938), Myriam dans les palmes (17)

Rabah Zenati (1880-1952), Bou-El-Nouar, le Jeune Algérien (18).

La titrologie de ces romans montre, si besoin est, que la problématique de l'identité est posée en termes d'affirmation du moi culturel et aussi en termes de conjonction du Même et de l'Autre dans une perspective d'assimilation, de francisation et de neutralisation des termes contraires. Pour ces écrivains, l'algérianité, l'arabité et l'islamité peuvent vivre en symbiose avec les valeurs occidentales au sein du creuset français.

On sait que l'œuvre littéraire n'émerge pas du néant, car elle ne naît pas ex nihilo. La littérature s'écrit toujours avec de la littérature. La critique moderne a découvert qu'il n'y a pas de texte sans l'intertexte. Autrement dit, toute œuvre est nécessairement soumise à un jeu complexe de sources, d'influences et de modèles. On a vu comment le roman s'est trouvé obligé de s'inscrire, d'une manière ou d'une autre, dans cet espace littéraire occupé par l'Autre, au prix des reniements, des compromissions, voire des « trahisons ». Ajoutons à cela, que ces romanciers sont issus, pour la plupart d'entre eux, des grandes familles de dignitaires liés au régime colonial. Ils sont de ce fait, élevés et nourris dans le sérail (19).

En dépit de leur assimilation et de leur soumission inconditionnelle au modèle idéologique colonial, ces romanciers sont relégués dans une zone frontière (une zone tampon) se situant entre les deux communautés. Ce statut ambigu draine toutes les apories et toutes les impossibilités. Fervents défenseurs de l'assimilation, ils ne se lassent pas de témoigner de leur

gratitude et de leur allégeance à l'égard de la France. A travers des paratextes (préfaces, introductions, dédicaces, déclarations, etc.), et à travers tout un discours d'escorte, ils multiplient les discours de reconnaissance et d'allégeance envers les maîtres du moment qui, selon eux, ont mis fin à plusieurs siècles de barbarie, d'esclavage, pour « civiliser » et humaniser le pays des Barbaresques.

Le choix des langages ethnographiques révèle leur adhésion au modèle de la figuration réaliste coloniale (un passage obligé et incontournable pour eux) et leur postulation d'un public essentiellement « pieds noirs » (alors que le public du roman algérien des années cinquante est constitué principalement par le public de la Métropole).

Avec ces romans, on est confronté à ce qu'on pourrait appeler une « intériorisation d'une infériorisation ». Car le vocabulaire utilisé renvoie à deux champs sémantiques dichotomiques, à l'image de la dualité du monde colonial. D'un côté, il y a le lexique de la valorisation et de la positivité, comme : école, civilisation, lumière, liberté, science, humanisme, etc., de l'autre côté, il y a le lexique de la dévalorisation de soi et de l'infériorisation de tout ce qui renvoie au monde du colonisé, comme : barbarie, ténèbres, ignorance, despotisme, fatalisme, obscurantisme, etc.

La France est sollicitée non pour aider à mettre fin au système colonial et à promouvoir un autre statut de l'Algérien, mais pour être glorifiée et sanctifiée. C'est une littérature de l'apologétique et de la reconnaissance.

Mais le fait littéraire n'est jamais univoque et monosémique. Car la polysémie est une donnée fondamentale du discours littéraire. D'où le caractère intrinsèquement irréductible de la signification littéraire. Aussi la lecture interprétative au premier degré des textes ne restitue-t-elle pas les enjeux de cette problématique. Elle aboutit souvent à une condamnation pure et simple de ces productions dont la signification se limite à une reproduction naïve et aliénée de l'idéologie de l'assimilation. Certains vont même jusqu'à qualifier ces romans de « romans coloniaux autochtones » en se référant à leur idéologie apparente et manifeste, oubliant que la littérature secrète elle-même sa propre idéologie interne : « une œuvre, écrit Pierre Macherey, se constitue contre une idéologie, autant qu'à partir d'elle.

Implicitement, toujours, elle contribue à la dénoncer, au moins à en fixer les limites (20) ».

Ces romans nécessitent une nouvelle stratégie de lecture qui déconstruirait le discours apparent et posé afin de chercher dans les interstices du non-dit un refoulé du dire. Donc la signification véritable se situerait ailleurs dans l'espace de la clandestinité et de l'innommé. L'allégeance à l'idéologie coloniale, une fois proclamée au début, permet au romancier de développer toute une stratégie du simulacre et du leurre. Dans la trame romanesque évoluent d'autres discours, d'autres langages et d'autres significations qui minent le message apparent et le dynamitent grâce à un détournement de la signification.

Nous observons en outre, que la plupart de ces romans connaissent un dénouement tragique (suicide, mort, folie, déchéance, etc.). Ces issues condamnent implicitement la colonisation, car elle prouve l'impossibilité pour un autochtone d'assumer sa condition humaine dans une situation d'aliénation coloniale. Mais cette condamnation, somme toute relative, ne vise pas les fondements du système colonial, mais ces abus, ces bavures, bref, ces contradictions secondaires. D'où l'absence de prise de conscience réelle des personnages, et les limites du programme critique développé par les textes.

On a l'impression que la dialectique tourne à vide et que ce pseudo réformisme ne débouche pas sur des prises de position claires et tranchées, prélude un véritable engagement politique et un véritable processus d'individuation. Ceci dit, le bruissement d'une histoire impitoyable qui se déroule devant leurs yeux, mais qui s'accomplit en dehors d'eux et malgré eux, crée en eux un certain malaise et une certaine « mauvaise conscience ». Leur déchirement et leur écartèlement entre deux mondes irréductibles (la société d'origine dont ils sont issus et qu'ils ne peuvent renier malgré tout, d'un côté, et la société coloniale qui les a accueillis mais qu'ils ne peuvent jamais rejoindre et s'y diluer, de l'autre), impriment à leurs écritures des ambiguïtés, des distorsions et des apories. Ce qui explique que le tragique est souvent au bout de l'itinéraire.

Lorsque la génération des années cinquante émerge à l'Histoire, à partir de 1950, elle ne semble pas revendiquer une quelconque filiation avec cette littérature jugée anachronique, aliénée et insignifiante. La nouvelle communication littéraire va renverser la dialectique du Même et de l'Autre, accomplir le meurtre symbolique de l'Autre, négateur d'identité, et permettre ainsi à l'Algérien de prendre en charge son historicité de manière souveraine.

L'archéologie du roman algérien, comme celle de la culture algérienne dans son ensemble, nécessite un effort soutenu pour la prise en charge d'une personnalité culturelle qui souffre d'amnésie. Cette archéologie nous permet également de constituer l'arbre généalogique de notre être culturel, de méditer sur le rêve des pères fondateurs du genre romanesque algérien, de mesurer le chemin parcouru et d'esquisser les voies d'une utopie littéraire future.

Références

- 1) Marthe Rober, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, 1977.
- 2) Pierre de Boisdeffre, *Métamorphose de la littérature*, Verviers (Belgique), Marabout, 1973
- 3) Mircéa Eliade, *Le Mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, 1949
- 4) Victor Krysiniski, *Carrefour des signes*, Paris/La Haye, Mouton, 1982, P. 450
- 5) Rabah Zenati, *Bou-El-Nouar, Le Jeune Algérien*, Alger, La Maison du Livre, 1945, PP. 185-187.
- 6) Yvonne Turin, *Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale*, Paris, Maspero, 1971.
- 7) Christiane Achour, *Abécédaire en devenir. Idéologie coloniale et langue française en Algérie*, Alger, Enap, 1985.
- 8) Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La Reproduction*, Paris, Minuit, 1970, P. 206
- 9) Hamdane Kodja, *Le Miroir*, rééd. Paris, Sindbad, 1985.
- 10) Christiane Achour, *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*, Paris, Enap/Bordas, 1990
- 11) Jean Dejeux, *Situation de la littérature maghrébine de langue française*, Alger, Sned, 1986
- 12) Sakina Messaadi, *Les Romancières coloniales et la femme colonisée*, Alger, Enal, 1990, P. 9
- 13) Paris, Payot, 1920
- 14) Paris, *Monde moderne*, 1925, Préface d'Albert de Pouvourville
- 15) Paris, Radot, 1928, Préface de Vital-Mareille
- 16) Paris, Radot, 1929
- 17) Oran, Plaza, 1936
- 18) Alger, *La Maison du Livre*, 1945
- 19) Jean Dejeux, « Le double désir du Même et de l'Autre chez les romanciers algériens de langue française de 1920 à 1945 » in *Congrès mondial des littératures de langue française. Actes publiés par l'Université de Padoue*, 1980
- 20) Pierre Macherey, *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspero, 1978